

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: 1 (1968)
Heft: 3

Artikel: Devant l'épieu et le feu
Autor: Chessex, Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-869807>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DEVANT L'ÉPIEU ET LE FEU

L'œuvre brève et violente d'Edmond-Henri Crisinel, sa correspondance, ses amis, l'un de ses médecins ¹ l'affirment avec une constance remarquable : cet homme était assiégé, traqué, torturé par un sentiment de remords qui l'obsédait et l'affolait. Crisinel était quotidiennement aux prises avec ses démons, il luttait, il se cabrait, — quelquefois il ne luttait plus, il n'en avait plus la force, ni le goût, ni l'épuisant courage, et c'était l'échec, le marasme, une nouvelle crise grave qui le laissait atterré pour des jours. Il se reprenait, il se redressait. L'amitié, les livres, la peinture, l'humour l'aidaient à sortir des cloisons. Un temps la vie sociale, les devoirs de son métier l'absorbaient, le droguaient, l'apaisaient en le fatiguant, un précaire équilibre s'installait. Puis nouvelle rupture, nouvelle chute. Crisinel était terrassé. Il retrouvait un peu de force... Un harassant piétinement de blessé qui se traîne, s'écroule, se relève et tombe encore, voilà sa vie pitoyable. Une dramatique de l'échec, du répit, du redépart. Une épreuve incessante, qui finit par avoir raison de cet homme fragile perpétuellement assailli par d'imaginaires et terribles péchés à expier.

— Mais Crisinel est un poète ! Son œuvre témoigne de sa force !

— Dans les périodes d'écriture, oui, le poème est l'exorcisme, le privilège d'origine divine, la suprême preuve de pouvoir contre les mauvais anges et la mort. Crisinel y recourt avec circonspection, à la fois terrifié et ardent. Il lui faut l'inspiration, l'élan de l'élection mystique. La haute idée qu'il se fait de son privilège lui interdit de confondre son œuvre de créateur avec l'écriture professionnelle, alimentaire, rapide, celle-ci toujours mêlée (comme une fatigue vaillamment assumée) à la surcharge des journées, à la grisaille du bureau, à ses tourments, à ses remords. L'énorme activité journalistique de

¹ William Boven : *Edmond Crisinel, poète de la mélancolie, Etudes de Lettres*, No 1, 1967.

Crisinel (en une trentaine d'années, à la *Revue* devenue la *Nouvelle Revue de Lausanne*, plusieurs centaines d'analyses, de comptes rendus, de billets, de points de vue, de nécrologies) appartient à ses yeux à la nature nécessairement humiliée de son existence.

« Miracle d'un seul vers après tant de silence ! » s'écrie-t-il en août 1936, dans le poème où il retrouve la vie et le don. Que la poésie réduise au silence, par son pouvoir sacré, quinze longues années de journalisme, c'est bien le signe qu'attend le poète pour se croire sauvé par l'écriture. Cette renaissance est d'origine mystique, l' élu « tremble » de son nouveau pouvoir et la brûlure est si soudaine, si féconde, qu'elle fait « adorable » le long mutisme, le nécessaire sacrifice qui a précédé et autorisé l'éclosion salvatrice.

*Miracle d'un seul vers après tant de silence !
Prodige de renaître au monde pour un jour !
Je vois des rayons d'or qu'un archange balance :
Transverbérez mon cœur et qu'il chante l'Amour.*

*Qu'il glorifie aussi le silence adorable.
Ah ! j'accueille en tremblant le don qui me revient.
Mais, Seigneur, j'écirai mes stances sur le sable,
Dans l'attente d'une heure où Tu seras tout Bien.*

Pourtant une lecture attentive révèle l'importance de la menace qui déjà perce dans la fin du deuxième vers : « pour un jour », écrit Crisinel. Elle se sait donc éphémère, cette nouvelle vie, et même dans l'effusion et la louange ! Et l' élu connaît la précarité de ses chants ! La conjonction « Mais », en tête du septième vers, brise l'élan que rétablit, avec une impatience fervente, « l'attente » de la fin du poème. Crisinel écrira ses stances « sur le sable », c'est-à-dire sur le mouvant, comme une trace trop vite effacée par l'eau et le temps, puisque seule une autre « heure », dans un autre monde, pourra conférer au poème une vraie durée, une vraie vie.

Ces deux quatrains, si rapidement proposés par les amis de Crisinel comme un chant de confiance parfaitement pur et de pouvoir, nous voyons déjà que la menace n'en est pas absente et que la lucidité de l' élu, qui connaît sa faiblesse et sa faute, s'exerce au moment même du « prodige », devant les « rayons d'or » de l'archange.

Ainsi survient très tôt — ce sont les premiers vers connus d'Edmond-Henri Crisinel — la conscience du peu de durée du pouvoir créateur, et de la riche incertitude du poème. Cette lucidité pessimiste agit dans l'œuvre entière. Elle interdira au poète l'usage de sa santé et le conduira à l'enfer du *Renoncement*. Elle nourrira la

mémoire mélancolique de la grande *Elégie*. Elle sera l'aiguillon qui dresse le *Veilleur* contre lui-même, elle parlera dans la voix de la sœur, *Alectone*, elle noircira, elle mettra des lunettes horriblement déformantes dans le délire réaliste *D'une chambrée*. Daumier et Goya ! Elle poussera Crisinel en lui-même, d'étape en étape, toujours plus douloureusement, jusqu'à ces « larves » parentes des ricanants de *l'Enterrement de la Sardine*, jusqu'à reprendre comme compagnons de calvaire ces « visionnaires pris au piège fantômal » qui le hantent depuis son premier séjour à la Maison des morts. Au bout de la route, il y a ce jour de septembre 1948 où n'en pouvant plus, Crisinel écoute l'arrêt de mort et se noie au large de Nyon. Ainsi finit, logiquement, cette vie « spectrale », effarée de se découvrir coupable alors même que cet homme s'est gardé dans une innocence sauvage. Ainsi, en mourant, Crisinel croit-il effacer la tache, l'horrible péché qui dénature sa vie et souille ce qu'il entreprend. Quel malheur exemplaire ! Et l'œuvre est merveilleusement dense, elle triomphe avec sûreté du temps et des modes !

« Je ne sais quoi me pousse, à la dérive, / Vers les confins funèbres et maudits. » Lorsque nous cherchons à découvrir Crisinel dans les documents et les témoignages, nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'il offrirait un extraordinaire modèle au romancier d'une destinée solitaire, crispée sur ses alarmes et ses élans. Oui, on a envie d'imaginer, de raconter cette vie persécutée, de la situer dans cette enfance comprimée par cette « morale à brodequins » dont a parlé le psychanalyste. Puis c'est Zurich, le préceptorat, l'amitié d'un jeune homme, la terreur de la faute. C'est aussi le premier séjour à la Maison des morts... Voici l'après-guerre et très tôt (Crisinel ressent douloureusement l'Histoire comme une menace et une punition personnelles) voici les signes avant-coureurs de la deuxième guerre mondiale, la naissance du fascisme, la montée de Hitler, les premières persécutions de Juifs en Allemagne, la guerre d'Espagne, les protestations pathétiques et inutiles de la S. D. N. Nous sommes en Suisse romande, à la rédaction d'un journal. Crisinel est un lettré, un critique d'art écouté. Il s'intéresse à l'œuvre d'Alice Bailly, à Faravel, à Clément, à Auberjonois. En littérature, voici la puissante maturité de Ramuz, le nomadisme fertile de Charles-Albert Cingria, les premières œuvres de Roud, les chants majeurs de Matthey, les créations populaires et colorées du Théâtre du Jorat. Crisinel s'est profondément lié avec Jean Clerc, le jeune sculpteur, dont la mystique et la géniale maturité le bouleversent et le rassurent. En août 1933, Jean Clerc meurt d'une diphtérie foudroyante. Il avait vingt-cinq ans. A Crisinel, sa mort fait l'effet d'une punition brutale, atroce, qui atterre

encore une fois son espoir et détruit toute issue. Il avait une confiance totale en Jean Clerc, et lui vouait une amitié religieuse qui le portait ! L'amitié de Clerc, son courage, son calme ¹ l'équilibraient. C'est à nouveau l'échec, l'enfer de la solitude.

La guerre qui vient oppresse Edmond-Henri Crisinel. En 1942, lorsque au faîte de sa puissance Hitler menace le monde entier, Crisinel, journaliste dans un quotidien démocratique, est persuadé que les Allemands occuperont la Suisse, l'arrêteront et l'enverront dans un camp de concentration où il mourra dans les pires conditions. Ce sont de nouveaux supplices qu'il s'inflige sans fin. Un séjour en clinique s'avère nécessaire, l'événement éveillant dans l'esprit inquiet du poète des résonances de plus en plus graves. Elle ne répondait que trop bien, cette obsession des camps surpeuplés de fantômes aux yeux agrandis par l'horreur, à la mémoire de la Maison des morts, aux « convulsions mêlant râles et baves », aux « corps démantibulés » de l'affreuse chambrée ! La hantise de Crisinel se nourrissait donc d'une expérience *réelle*, celle de l'asile. Et voilà que sous l'influence du remords, de la peur, de l'imagination morbide, peut-être aussi par l'effet d'une vocation chrétienne d'expiation dans la douleur et la mort honteuse, cet homme poursuivi par la « meute hurlante » confond pour un avenir proche et terrifiant la sinistre compagnie des « catéchistes du mal », ses compagnons de misère, et les victimes des camps de la mort où il périra lui-même sous les coups des bourreaux nazis ! Les différentes versions du poème *D'une chambrée* datent de juin et de juillet 1947. C'est le moment où circulent, nombreuses, les photographies des camps. Crisinel en parle longuement autour de lui. Il n'a jamais voulu les représenter, c'est évident. Mais la hantise de l'asile et l'obsession d'Auschwitz ont coïncidé dans les ébauches du poème, lui donnant à la fois ce caractère réaliste (le souvenir précis) et fantastique (l'imaginaire), qui font sa puissance maudite. Poète maudit, Crisinel ? Dans les lettres romandes, la violence de la malédiction qui l'opprime et la terreur ici concentrée sont uniques. C'est la gloire paradoxale et douloureuse d'Edmond-Henri, cet échassier hésitant et courtois, de porter ce titre mélancolique.

Deux grands poèmes, deux proses, une dizaine de poésies dont l'écriture et la publication s'étendent sur dix ans, quelques ébauches publiées après la mort du poète, c'est tout Crisinel. D'où vient qu'une production si peu abondante nous donne une telle impression de plénitude — je parle bien sûr de l'art —, de rigueur formelle, d'intensité ?

¹ Elie Gagnebin in *Jean Clerc, sculpteur*, Ed. Mon Repos, 1943, p. 33.

Il y a l'âge du poète. Retrouvant la voix, en 1936, il a trente-neuf ans, et l'expérience de son malheur l'a enrichi. Non point mûri ! Mais une vive sensibilité esthétique, les échecs, la mort de Clerc, la solitude, la maladie ont alimenté sa réflexion et son art.

Il y a cette fascination qu'exercent le remords, la veille, la mélancolie fortement noués, portés par l'élan lyrique de ces vers extrêmement vigoureux et efficaces. Leur nervosité touche et retient, leur musique émeut, leur rareté, leur régularité rythmique et typographique leur confèrent une étrange évidence. Nous les voyons, nous les lisons d'autant plus avidement qu'ils se détachent mieux sur la page, blocs de quatrains (le plus souvent) que Crisinel et ses éditeurs prennent le plus grand soin de disposer exactement dans leur rapport, et dans le livre.

Il y a surtout que le considérant comme son dernier et précaire recours, Crisinel jette rageusement dans le poème sa dernière énergie, sa véhémence, ses cris de révolte et de peur. Description d'un assaut, le poème, et d'un combat, et d'une chute ! Cri d'espoir, cri de tristesse, champ de bataille du bien et du mal, de l'esprit et du désespoir, de l'amour et de l'horreur, de l'accord et de la folie ! Cet affrontement, ces sursauts expliquent l'exceptionnelle intensité de l'*Elégie* et du *Veilleur*. Remarquons à nouveau que l'expérience la plus cruellement vécue les a nourris, comme *Alectone* et *D'une chambrée* ! Le poème en acquiert sa fascinante vérité : chef-d'œuvre de beauté frémissante, et document déchirant.

Une théologie abrupte suscite la révolte et empoisonne les élans de Crisinel. De son éducation rigide, du milieu protestant où il vit, il tire une cosmogonie irréductible du haut et du bas, du Ciel où se tient le Dieu sibyllin qui condamne, de l'enfer, cette fosse « où vont les damnés seuls ». La créature erre à la dérive, rongée, chahutée, bruyante de mille questions qui surgissent dans son cœur : rien ne répond, rien ne la sauve.

Le haut, le bas. C'est tout l'espace, vertical, de Crisinel, que cette seule dimension emprisonne dans une zone étroite, sans air, où l'affrontent les mêmes songes, les mêmes remords sans cesse plus virulents. Aucun de ses poèmes n'ouvre aucune perspective reposante, aucun champ pour le pas ou la délectation, aucun horizon naturel. La poésie de Crisinel ignore l'ouvert, le passage, la distance heureuse et calmante. Elle naît dans le fermé, la cloison, la chambre, la fosse, la prison, le château isolé, la Maison des morts. Son vrai lieu c'est

l'asile, ici, et le tombeau à jamais. On n'en finirait pas de citer les images de claustration, les termes très nombreux qui signifient l'isolement, l'emprisonnement, la séparation. Je relève, dans l'*Elégie de la Maison des morts* :

De ces nobles bosquets la chaîne est un rempart...

.....

Passant, la grille est close...

.....

Maison des morts — îlot perdu...

.....

Mais les murs sont trop hauts. Ils montent jusqu'au ciel.

On reste prisonnier, pour toujours, dans la rade.

.....

O vous, corps oubliés dans vos humbles cercueils...

Dans le *Veilleur* :

Tandis que j'entre en ce sévère empire...

.....

Et je retourne au lieu sombre...

.....

Sans espérance, aux enfers descendue,

Mon âme expie en la morne étendue...

.....

... la fosse où vont les damnés seuls.

.....

Dans les tombeaux j'habite et la tourmente

O lit suave !...

.....

Dans mon silence emmuré jusqu'au jour...

Autant d'images de l'enfer où se voit condamné le poète dont les titres mêmes, *Captivité*, *D'une chambrée*, *Le Bandeau noir*, révèlent la hantise du forclos. Si par miracle, un bref instant, le cercle s'ouvre, si « le sentier se perd » et que les champs apparaissent, l'habituelle malédiction change le miracle en honte, le salut devient damnation : « C'est là que m'attend / Satan. » L'aveu d'*Alectone* est lui aussi tout pénétré de cette horreur du cercle qui se referme sur le prisonnier :

« Les anneaux du cercle fatal se resserrant autour de moi, et condamné à ne vivre plus qu'au sein de ténèbres glaciales, je résolu de me rendre... » Et cette magnifique définition de sa destinée surgit sous la plume du condamné : « Traqué de toutes parts, reculant devant l'épieu et le feu, tu souffres persécution, en ta nature exténuée par les armes du Mal. »

Voilà le crime de Crisinel. Ressentant violemment l'agression des autres et du monde, persuadé, alors que sa vie est parfaitement pure, qu'il commet sans cesse le péché de chair et qu'il se souille, terrifié par les phantasmes de son « imagination coupable », Crisinel perd du terrain, « recule », assailli en une mêlée insoutenable par les créatures qu'il invente maladivement pour se torturer et se punir. Il le dit dans *Alectone* avec une précision clinique : « Ce sont elles [ces créatures] qui, en un dernier effort, se retournent contre toi, épuisant leurs poisons, multipliant, par artifice satanique, les illusions de tes sens dérégles, s'acharnant à extirper de toi ce prodigieux espoir qui te tient haletant à l'ouïe de ma voix exécrée. Qu'espérais-tu, Samuel ? Il ne te sera pas laissé de répit dans l'humiliation, la détresse et l'outrage que tu ne sois mort, parfaitement mort... »

C'est la plus lucide, la plus inéluctable considération de son destin et de son suicide. Le mal est défini, l'issue est claire, si je puis dire, car seule la mort peut mettre un terme à cette honte. Dès lors la nécessité du suicide ne se discute plus, le coupable doit payer — pour nettoyer le monde, et pour se délivrer, lui-même, de cette exaspérante prison.

Sevré de l'affection maternelle et de l'amitié de Jean Clerc, coupé du monde, muré dans son tourment, assailli de remords et de visions qui en épaississent le fiel, privé du secours de la grâce alors qu'il avait cru tenir de Dieu son don de poésie, promis à la vengeance satanique par un destin qui l'accable en persécutant en lui la source même du poème, — ce besoin de salut, d'innocence, qui exaspère l'angoissé, Crisinel est ce romantique noir, ce frère tragique de Nerval, incontestablement le premier « maudit » romand. Mais un romantique calviniste, ce qui est singulier dans l'histoire littéraire. Juste Olivier ? Vinet ? Leurs poèmes ne nous touchent plus guère, c'est dans leur prose, aujourd'hui, que nous cherchons leurs figures. Près de nous, Pierre-Louis Matthéy ? Un romantique, certes, mais l'esprit païen, la sensualité formidable, la beauté éblouissante des rythmes et les raffinement de la forme musellent sa plainte. Gustave Roud ? Un romantique, lui aussi, mais la musique de sa prose élégiaque n'a pas cette violence drue, et les tourments crisinéliens du péché et du remords sont absents de ses poèmes. Il est bien le premier, Crisinel, le vaincu,

le captif, à nous entretenir, à voix ferme, de cette effrayante blessure. C'est une blessure ancienne, elle se rouvre et vitupère depuis plusieurs siècles dans notre chair. Le jour est-il, une seule fois, « délivré » et « sans ailes » ? Elle parle plus fort que lui, c'est à cette plaie que revient le blessé, c'est elle qui l'épuise et parle encore dans sa voix. Elle est l'épieu et le feu. Rouge, aiguë, fouillant, brûlant la chair misérable et ranimant son dard, encore et encore, à son propre brasier. Tout autour, le mur, la nuit. Dans l'enclos, le Veilleur éperdu, et brûlé à cette fournaise.

Jacques CHESSEX.

